

[Dennis Rodgers](#)

## Genèse d'un gangster?: de la *pandilla* au *cartelito* au Nicaragua post-Sandiniste

**Article (Accepted version)  
(Refereed)**

**Original citation:**

Rodgers, Dennis (2010) Genèse d'un gangster?: de la *pandilla* au *cartelito* au Nicaragua post-Sandiniste. [Problèmes d'Amérique latine](#), 76 (Spring). pp. 61-76. ISSN 0765-1333

© 2010 [Choiseul Éditions](#)

This version available at: <http://eprints.lse.ac.uk/28420/>

Available in LSE Research Online: July 2010

LSE has developed LSE Research Online so that users may access research output of the School. Copyright © and Moral Rights for the papers on this site are retained by the individual authors and/or other copyright owners. Users may download and/or print one copy of any article(s) in LSE Research Online to facilitate their private study or for non-commercial research. You may not engage in further distribution of the material or use it for any profit-making activities or any commercial gain. You may freely distribute the URL (<http://eprints.lse.ac.uk>) of the LSE Research Online website.

This document is the author's final manuscript accepted version of the journal article, incorporating any revisions agreed during the peer review process. Some differences between this version and the published version may remain. You are advised to consult the publisher's version if you wish to cite from it.

## Genèse d'un gangster? De la *pandilla* au *cartelito* au Nicaragua post-Sandiniste

*Dennis Rodgers*<sup>1</sup>

*Résumé: Les bandes d'Amérique Centrale sont devenues le point de mire de bon nombre d'analyses de la région ces dernières années. On les accuse en particulier d'être les principaux responsables d'une violence criminelle ayant atteint des niveaux comparables à ceux associés aux conflits armés des années 80. Les études empiriques semblent cependant suggérer que ces bandes sont principalement impliquées dans une criminalité localisée. Néanmoins, elles soulignent aussi l'existence de liens potentiels entre les bandes et une criminalité plus organisée. Cet article se penche sur la question à travers l'histoire de Bismarck, un jeune nicaraguayen qui fut membre d'une bande au milieu des années 90, puis devint trafiquant de drogue au début des années 2000, avant de se transformer en homme d'affaires plus ou moins légal par la suite. Son histoire démontre comment son passage d'un statut à un autre est plus complexe que généralement assumé, et mets en lumière l'importance du contexte sociale pour comprendre la logique sous-jacente de cette transformation particulière.*

Les bandes d'Amérique Centrale – dénommées *maras* et *pandillas* – sont devenues le point de mire de beaucoup d'analyses de la région ces dernières années. Bien que leurs origines remontent aux années 40, ces bandes ont en effet connu un nouvel essor au début des années 90. La démobilisation de conscrits suite à la fin des conflits révolutionnaires ayant ravagés la région lors des années 80 ainsi qu'une augmentation accrue de la déportation de migrants centraméricains des Etats-Unis créa une masse sans précédente de jeunes exclus, nombre desquels formèrent des bandes afin de faire face à leur exclusion. La violence associée à celles-ci a clairement atteint des niveaux très élevés, comparables même à ceux ayant ravagé la région lors des conflits armés passés, mais il existe en même temps énormément de mythes autour des bandes. Souvent présentées comme une forme de brutalité quasi pathologique, on les accuse de toutes sortes de délits: du menu larcin aux attaques à main armée, du rapt au trafic de drogue, du grand banditisme au crime organisé. On a même tenté d'établir des liens entre les bandes centraméricaine et des groupes armés comme la FARC colombienne ou bien avec le terrorisme international, à tel point qu'un rapport récent de l'*US Army War College* assure que les bandes représentent une « nouvelle insurrection urbaine » dont l'objectif est de « renverser les gouvernements de la région ».<sup>2</sup>

La plupart des études empiriques ayant été réalisées – et il faut souligner qu'elles ne sont pas nombreuses – semblent suggérer que les *pandillas* et *maras* sont principalement impliquées dans une criminalité relativement locale et le plus souvent de basse intensité.<sup>3</sup> Ceci étant dit, ces études démontrent aussi qu'il peut exister des liens latents entre les bandes et une criminalité plus organisée, et que « la bande de jeunes d'aujourd'hui peut devenir une organisation de trafiquants de drogue demain, et même se transformer en milice ethnique ou groupe rebelle le

<sup>1</sup> Senior Research Fellow, Brooks World Poverty Institute, Université de Manchester, Royaume-Uni. Courriel: [dennis.rodgers@manchester.ac.uk](mailto:dennis.rodgers@manchester.ac.uk).

<sup>2</sup> Max Manwaring, *Street Gangs: The New Urban Insurgency* (Carlisle: US Army War College, 2005), p. 3.

<sup>3</sup> Voir Dennis Rodgers et Robert Muggah, "Gangs as Non-State Armed Groups: The Central American Case", *Contemporary Security Policy*, 30(2), pp. 301-317, 2009.

jour suivant ».<sup>4</sup> Les raisons d'une telle transformation sont cependant mal comprises et, tirant inspiration du poète anglais William Blake, pour qui « les formes générales ont leur vitalité dans les détails, et chaque détail est un homme »,<sup>5</sup> cet article se penche sur le lien entre les bandes de jeunes et le crime organisé en Amérique Centrale à travers l'histoire de Bismarck,<sup>6</sup> un jeune nicaraguayen qui fut *pandillero* au milieu des années 90, puis devint trafiquant de drogue au début des années 2000, avant de se transformer en homme d'affaires plus ou moins légal par la suite.

Je rencontrai Bismarck pour la première fois en décembre 1996, alors que j'effectuais un tour du *barrio* Luis Fanor Hernández, un quartier pauvre de Managua, la capitale du Nicaragua, où je réalise un travail de recherche ethnographique longitudinal depuis maintenant presque 15 ans. Je prenais des photos du quartier, quand je tombai sur deux jeunes adolescents, Jader et Bismarck, s'affairant bruyamment autour d'une nouvelle bicyclette. Jader, que je connaissais déjà, me héla afin que je les prenne en photo. Ce faisant, je leur demandai où ils s'étaient procuré la bicyclette, et ils m'expliquèrent qu'ils venaient de la voler à un gamin de la *colonia* Las Condes à côté. « C'était du gâteau, nous l'avons acculé dans une impasse », Jader poursuivit, « mais comme ce *hijueputa* refusait de nous la donner, nous avons dû lui donner quelques coups ».

« Ouais, et alors il a commencé à gueuler comme un *cochón*, et là on a vraiment dû bien le tabasser », Bismarck ajouta, encore tout excité.

« Que voulez-vous dire, vous avez dû bien le tabasser? », demandai-je.

« Je lui ai éclaté la tête avec une pierre! Elle s'est complètement fêlée, la cervelle en sortait, et il a arrêté de crier pour de bon, quoi » dit Bismarck.

« Merde, *maje*, tu l'as tué? Pour une bicyclette? T'es complètement dingue! »

« Ouais, Bismarck est fou, il est vraiment *dañino* », dit Jader, « mais tu vois, il n'avait jamais tué quelqu'un auparavant, et tu sais comment c'est les premières fois, on devient tout excité et on s'emballe, et voilà ce qui se passe, il a tué le type pour rien. »

« Va te faire voir, *maje*, on a le vélo, oui ou non? », répliqua Bismarck. « Qu'est-ce qu'on s'en fout du reste! »

Bismarck était un membre de la bande locale du quartier que j'étudiais. Bien qu'ayant établi des liens étroits avec la bande,<sup>7</sup> j'avais jusqu'à maintenant surtout interagi avec des *pandilleros* ayant entre 18 et 22 ans, et je cherchais activement à faire des entrevues avec des membres plus jeunes. Je demandai donc à Bismarck s'il voulait bien que nous fassions une série d'entrevues ensemble. Il fut immédiatement d'accord, nous nous réunîmes régulièrement au cours des mois qui suivirent.

Bismarck s'avéra être un informateur très avenant. Il naquit dans le *barrio* Luis Fanor Hernández en 1980, le troisième de quatre enfants. Après la mort de son père en 1984, sa mère se remaria mais Bismarck ne s'entendait pas avec son beau-père, et ceci fit qu'il commença à passer

<sup>4</sup> John Hagedorn, *A World of Gangs: Armed Young Men and Gangsta Culture* (Minneapolis: University of Minnesota Press, 2008), p. xxv.

<sup>5</sup> William Blake, *The Complete Poetry and Prose of William Blake*, newly revised edition edited by David V. Erdman (New York: Anchor Books, 1988), p. 250.

<sup>6</sup> Bismarck est un pseudonyme, mais c'est un nom commun au Nicaragua, très probablement un legs culturel des missions religieuses allemandes qui sillonnèrent le pays à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Certains détails de la vie de Bismarck ont été changés afin de préserver son anonymat.

<sup>7</sup> Voir Dennis Rodgers, "Joining the gang and becoming a *broder*: The violence of ethnography in contemporary Nicaragua", *Bulletin of Latin American Research*, 26(4), pp. 444-461, 2007.

la majeure partie de son temps à traîner dans les rues du quartier plutôt qu'à la maison. Ceci fit qu'il gravita naturellement vers la bande de jeunes démobilisés de l'armée populaire Sandiniste qui émergea dans le *barrio* Luis Fanor Hernández en 1990, suite à la fin de la guerre civile. Bien que plus jeune que les membres de cette bande, ces derniers l'adoptèrent comme mascotte, et il commença à traîner avec eux, se battant avec des jeunes d'autres quartiers, commettant des petits crimes tels des vols à l'étalage, et devenant aussi intoxiqué à la colle.

Cette phase de la vie de Bismarck connut une fin abrupte lorsqu'il eut onze ans et qu'il vola de l'argent à sa mère. Cette dernière décida qu'elle pouvait plus s'en occuper, et par l'intermédiaire de la paroisse locale, l'envoya à un centre pour jeunes en difficulté à Estelí, une ville au nord du Nicaragua. Il y passa un peu plus d'un an, « apprenant la menuiserie et travaillant dans une boulangerie ». Il y rencontra également le père Paulo, qui le prit sous son aile et, après un épisode violent début 1993 lors duquel Bismarck envoya un de ses co-résidents du centre à l'hôpital, s'arrangea pour qu'il aille travailler comme apprenti pêcheur dans un village côtier près de la ville portuaire de Corinto. Bismarck me raconta que les deux années qu'il passa à pêcher étaient probablement les plus heureuses de son enfance, et il se vanta fièrement d'avoir pu épargner de l'argent qu'il envoya régulièrement à sa mère. Puis, quand il eût quinze ans, son beau-père quitta sa mère, et il retourna au *barrio* Luis Fanor Hernández afin de vivre avec elle de nouveau.

Bismarck pensait vaguement qu'à son retour il pourrait gagner sa vie, d'abord en « surveillant ou lavant des voitures », avant de peut-être « conduire un taxi ou être chauffeur ». Au lieu de cela, il retomba rapidement dans la bande du quartier. Celle-ci avait cependant sensiblement changé depuis le début des années 90. Les premiers membres avaient tous quitté la bande, mais celle-ci s'était institutionnalisée et avait grandi. Elle comptait maintenant presque 100 membres, divisés en trois sous-groupes géographiques, respectivement liés à différents secteurs du quartier, mais qui se considéraient néanmoins partie d'une même bande. Ces sous-groupes étaient eux-mêmes divisés en trois tranches d'âge, les 7 à 12 ans, les 13 à 17 ans, et les 18 ans et plus, chacun impliqué dans différents types d'activités délinquantes: pickpockets et vols à la tire pour les plus jeunes, agressions et vol à l'étalage pour le groupe intermédiaire, et attaques à main armée et banditisme pour les plus vieux.

Bismarck devint rapidement l'un des membres dominants des 13 à 17 ans du sous-groupe de son secteur. Une de ses motivations était assurément économique. Les bandes peuvent être des véhicules institutionnels pour une activité économique informelle non négligeable, même si la plupart de la délinquance associée aux bandes au Nicaragua à cette époque se produisait en fait soit individuellement, ou bien en petits groupes de deux ou de trois. Faire partie de la bande facilita néanmoins la participation de Bismarck à toute une gamme d'activités criminelles, lui offrant un groupe d'associés potentiels, ainsi qu'un accès à des connaissances spécialisées. Il remarqua une fois, par exemple, qu'il avait beaucoup appris des membres plus âgés de la bande au sujet des « meilleures pratiques » quant aux attaques à main armée, et que ce transfert de connaissance lui avait été particulièrement utile quand il décida plus tard d'entreprendre de tels vols de façon régulière.

Les membres de la bande du *barrio* Luis Fanor Hernández gagnaient en moyenne environ 50 dollars par mois en 1996-1997, une somme équivalente environ à deux tiers du revenu mensuel d'un ménage moyen dans le quartier à l'époque. En dépit de l'importance incontestable de tels revenus, la dynamique fondamentale de la délinquance des *pandilleros* était clairement plus sociale qu'économique. Les membres de la bande ne dépensaient pas leur argent pour acheter de la nourriture, des vêtements ou d'autres produits de base, et ne partageaient jamais

avec leurs familles. Ils utilisaient plutôt leur argent pour acheter des produits éphémères, tels des cigarettes, de l'alcool, de la colle ou de la marijuana, qu'ils consommaient en groupe, construisant ainsi une identité collective fondée sur « un ciment social constitué à partir des émotions communes ou des plaisirs partagés ». <sup>8</sup>

Cette dynamique collective était en fait la première raison d'être de la bande et dépassait tant les membres individuels que la bande elle-même, incluant le quartier tout entier. La promotion d'un sens de solidarité sociale au sein de la bande se trouvait prolongée par l'existence d'une « règle d'or » régissant la délinquance de la bande, celle de ne jamais s'attaquer aux habitants du quartier. Plus même, les *pandilleros* faisant de leur mieux afin d'activement les protéger, organisant par exemple des « patrouilles » contre les délinquants externes. Une même logique régissait aussi la dynamique des guerres entre *pandillas*, dont la nature quasi ritualisée, et en particulier un processus d'escalade des affrontements entre les bandes, constituait de plus la base d'un « scénario social » immuable permettant l'atténuation de « l'imprévisibilité omniprésente de la violence ». <sup>9</sup>

D'une manière plus générale, les membres de la bande cherchaient toujours à commettre leurs actes délinquants publiquement, avec un certain style et un panache insouciant rappelant l'exubérance gaie du jeune « personnage destructif » si bien décrit par Walter Benjamin. <sup>10</sup> Leur délinquance devenait ainsi une performance sociale, comme cela fut manifestement le cas lors d'un casse raté par Bismarck et Jader en mai 1997. Ayant entendu qu'une fête s'organisait dans le quartier voisin de *Las Condes*, ils s'y aventurèrent à la recherche d'une opportunité délinquante. Ils repèrent rapidement une voiture mal fermée qu'ils parvinrent à ouvrir. Pendant qu'ils y cherchaient quelque chose de valeur, une jeune femme qui passait par là s'arrêta et les défia. Ils lui dirent de se mêler de ses oignons, ce à quoi elle répondit : « Qu'est-ce que vous préférez, vous tirer d'ici ou que l'on vous tire dessus? ». Bismarck répondit immédiatement « que l'on nous tire dessus », et Jader et lui attendirent à coté de la voiture pendant que la jeune femme alerta des gardes de sécurité, y restant jusqu'à ce que ces derniers arrivent et commencèrent à tirer avant de fuir. Bien que n'ayant rien volé, Jader et Bismarck n'étaient pas du tout déçus de leur escapade, ce dernier terminant d'ailleurs la description dramatique de leur fuite en concluant de manière enthousiaste, « Putain, même pas un *córdoba* pour tout ce tabac, mais quelle aventure! », ce qui provoqua clairement une admiration et un engouement généralisé parmi leur auditoire mélangé de *pandilleros* et d'habitants du quartier.

Mon premier séjour au Nicaragua se termina en juillet 1997 et je ne puis y retourner avant février 2002. Comme cela est souvent le cas après une longue absence, tout semblait différent. Mais le changement le plus impactant était la transformation physique de Bismarck qui était passé d'un jeune gringalet à un géant surdimensionné qui devait approcher les 200 kilos, et que je ne reconnus pas quand il me salua avec enthousiasme dès mon arrivée:

« Oye, Dennis, comment ça va? Ca fait un bail! »

« Je sais, je suis désolé, j'aurais bien voulu revenir plus tôt mais j'en avais pas les moyens. Mais je vais bien, merci, et c'est super d'être de retour! Mais je suis désolé, il va falloir que tu me rafraîchisses la mémoire, car je n'arrive plus à te placer après toutes ces années... »

<sup>8</sup> Michel Maffesoli, *Du Nomadisme: Vagabondages Initiatiques* (Paris: Poche, 1997), p. 116.

<sup>9</sup> Hannah Arendt, *On Violence* (New York: Harcourt, Brace and World, 1969), p. 5.

<sup>10</sup> Walter Benjamin, "The destructive character", *Reflections: Essays, Aphorisms, Autobiographical Writings* (New York: Schocken Books, 1986).

« ¡No jodas! Tu ne te souviens pas de moi? Pah! Bon, je suppose que c'est vrai que j'ai pas mal changé depuis que tu es parti. Mais tu devrais te souvenir de moi, on était super copains et on a fait beaucoup d'entrevues ensemble, et tu as aussi pris une super photo de moi, tu te souviens? Celle avec Jader, sur la bicyclette? »

« Putain, c'est pas possible! Bismarck? T'as monstrueusement grossi, mec! »

« C'est la vie, *maje*, et puis parles toujours, t'as pris pas mal de poids toi aussi! Enfin, c'est super que tu sois de retour, on va parler comme avant, et je te dirai tout au sujet de ma nouvelle vie, d'accord? Tout est complètement différent, j'ai ma propre maison maintenant, ma propre entreprise, une épouse, et même une petite fille! »

Il s'avéra que Bismarck avait épousé Wanda, un membre de la famille Gómez avec laquelle j'avais vécu lors de mon séjour en 1996-1997, et chez qui je logeais de nouveau. Ils vivaient avec leur petite fille de deux ans, Carolina, dans une jolie maison construite en béton, avec des planchers en céramique, ce qui contrastait énormément avec la maison de sa mère, que « était une cabane en bois avec du carton au lieu de carreaux aux fenêtres », pour reprendre la description de Bismarck. Je lui demandai immédiatement de m'expliquer la source de sa nouvelle fortune lorsque nous nous assîmes pour une entrevue en février 2002.

« Bon, tu te souviens que quand tu étais ici la dernière fois, j'étais un délinquant, je volais les gens, j'étais accro à la colle, bref, j'allais nulle part... »

« Je n'en souviens très bien, *maje*, c'est bien pour ça que je suis si surpris de te voir maintenant! C'est la nuit et le jour! Qu'est-ce qui s'est passé? »

« *Pues*, pour te dire les choses comme elles se sont passées, après que tu sois parti, la situation dans le *barrio* est plus ou moins restée la même pendant un moment, mais un an, deux ans après ton départ, tout a commencé à changer. La situation économique est devenue pire, les politiciens encore plus véreux, mais encore plus grave, des tensions ont commencé à se développer, entre différents membres de la bande, entre différents sous-groupes, mais également entre la bande et le quartier. Bref, la *onda* de la bande a commencé à changer, on se préoccupait moins des habitants, et ils ont commencé à nous manquer de respect. Tout ça c'était à cause de la *piedra*, la cocaïne. Tu deviens complètement dépendant de cette drogue, elle te perd totalement. Je suis rapidement devenu accro et j'ai commencé à voler n'importe quoi de n'importe qui afin de me payer une nouvelle dose, même des gens du quartier. Puis un soir, j'ai décidé de cambrioler un magasin Kodak dans un des centres commerciaux. C'était con, j'étais complètement drogué, et donc je ne savais pas ce que je faisais. La police m'a choppé, j'ai été inculpé de tentative de vol et on m'a mis en prison. »

« C'était quand ça? »

« En 1999. On allait me condamner à quatre ans de prison, mais le père Paulo<sup>11</sup> m'a obtenu un avocat qui a réussi à réduire ma peine et je n'ai fait que 4 mois de prison. »

« C'est quand même long! »

« Je sais, et ce n'était pas une bonne expérience, donc après ça, j'ai décidé que j'allais changer ma vie. J'ai quitté la bande et j'ai demandé au père Paulo de m'aider. Il a écrit à sa famille en Espagne pour leur demander de lui envoyer de l'argent afin de m'aider à monter un commerce. Il a obtenu 18 000 dollars, et avec la moitié, j'ai pu acheter et rénover cette maison, et je voulais utiliser le reste pour ouvrir un magasin ici dans le quartier. Mais une voisine m'a dénoncé à la police, m'accusant d'être un dealer. »

« Pourquoi est-ce qu'elle a fait ça? »

---

<sup>11</sup> Le père Paulo était resté en contact avec Bismarck après son départ du centre pour jeunes en difficulté d'Estelí en 1993. Il a depuis déménagé à Managua et vient voir Bismarck régulièrement.

« Parce qu'elle était jalouse de ma belle maison, et aussi parce qu'elle savait que je voulais ouvrir un magasin et elle en avait un aussi et ne voulait pas de concurrence. Elle a dit à la police que j'étais un membre de la bande, un drogué et que mon magasin allait devenir un point de vente pour la drogue et ils l'ont crue. »

« Et c'était vrai? Tu étais dealer de drogue? »

« Non, non, pas à ce moment-là. »

« Alors qu'est-ce qui s'est passé? »

« La police est venue, et elle a fouillé ma maison de fond en comble. Ils n'ont pas trouvé de drogue, bien sûr, mais ils ont trouvé les 9 000 dollars qui restaient de l'argent que m'avait donné le père Paulo, et ils ont commencé à me demander où j'avais obtenu cette somme. Le père Paulo est venu pour leur dire que c'était lui qui m'avait aidé, et ils sont partis. Mais toute cette affaire m'a fait réfléchir. Ma voisine m'avait dénoncé parce que tenir un magasin de quartier demande énormément de travail et ne rapporte pas beaucoup, et donc toute concurrence est un danger. Vu qu'il y avait déjà pas mal de magasins dans le quartier, je me suis dit peut-être que je devrais entrer dans le trafic de la drogue après tout, car si la police pensait que la seule manière que je pouvais avoir 9 000 dollars chez moi était grâce à la drogue, ben, c'était manifestement un bon *bisnes*, non? »

« Euh, oui, c'est logique, mais bon, je suppose que l'on ne devient pas trafiquant de drogue parce qu'on le décide, n'est-ce pas? T'as sûrement dû trouver un fournisseur, et est-ce qu'il n'y avait pas d'autres trafiquants de drogue dans le quartier qui t'auraient vu comme de la concurrence, comme ta voisine avec son magasin? »

« *Pues*, si j'étais en train d'essayer de commencer maintenant, oui. Mais à l'époque, il n'y avait qu'un seul trafiquant dans le quartier, *el Indio viejo*, le vieil indien. »

« C'est lui qui nous vendait la marijuana quand j'étais ici la dernière fois, non ? »

« Ouais, c'est lui. Il était aussi membre de la première bande du quartier avec laquelle je traînais quand j'étais gamin. Il vient de la côte Caraïbe du pays, et c'est là où arrive la drogue de Colombie. Je ne me souviens plus s'il faisait déjà ça quand t'étais là, mais au début, il se faisait envoyer juste un petit peu de cocaïne qu'il obtenait à travers sa famille, dont certains étaient des pêcheurs qui retrouvaient la marchandise jetée par-dessus bord par des trafiquants colombiens pourchassés en haute mer par les autorités. Quand il a vu que vendre de la cocaïne était beaucoup plus rentable que la marijuana, il a commencé à en importer plus. Mais au début, il était le seul revendeur du quartier et il faisait tout lui-même, c'est à dire qu'il la vendait n'importe comment, à la livre, à l'once, et même par petits *paquetes* de deux *tuquitos*, tu sais, juste assez pour deux coups, et c'est lui aussi qui cuisinait la cocaïne en crack.<sup>12</sup> Le truc c'est que cela prend énormément de temps, et donc je suis allé le voir pour lui dire que je voulais vendre de la drogue moi aussi, mais que j'étais disposé à me spécialiser dans la vente de crack, et à lui acheter régulièrement ma cocaïne, de manière exclusive. Comme ça, il était sûr de me vendre une grande quantité de cocaïne tous les mois, et n'aurait plus à perdre son temps à cuisiner la cocaïne en crack. Il a dit OK, et c'est comme ça que j'ai commencé à lui acheter un kilo de cocaïne tous les mois que je cuisinai moi-même en crack ici à la maison, et que j'ai surtout commencé à vendre à mes anciens potes membres de la bande afin qu'ils la vendent aux coins de rue du quartier. »

« Bon, ben, c'est bien pensé tout ça. Et combien ça t'a coûté? »

« Quoi donc, le kilo de cocaïne? »

« Oui. »

<sup>12</sup> Le crack se « cuit » en bouillant de la poudre de cocaïne avec du bicarbonate de soude dans de l'eau.

« Ecoute, je ne me souviens pas très bien, c'était il y a deux ans, Dennis. Les prix changent parfois. Mais par contre je peux te dire combien m'a coûté le kilo que j'ai acheté le mois dernier. »

« OK, combien? »

« 110. »

« 110 quoi? »

« 110 000 *cordobas*.<sup>13</sup> »

« C'est beaucoup d'argent! Et sais-tu combien tu as gagné sur ce kilo? »

« Heh, heh! J'espérais bien que tu me demanderais ça, parce que je peux te dire exactement combien j'ai gagné sur ce kilo! »

« Exactement? Ce serait très utile pour ma recherche si tu voulais bien me le dire. Est-ce que tu gardes un registre ou quelque chose du genre? »

Bismarck sourit, et dit « Tu te souviens du système de comptabilité que tu as enseigné à Adilia afin de l'aider avec les finances de son stand au marché? ». Adilia était la sœur aînée de Wanda, la femme de Bismarck. Elle avait mis sur pied un stand au marché public proche du *barrio* Luis Fanor Hernández en janvier 1997, que j'avais financé en échange d'un libre accès, afin que je puisse en étudier le fonctionnement. Il fallut cependant très rapidement que je gère le stand moi-même car Adilia démontra peu d'aptitude pour la vente et avait de surcroît tendance à se servir dans la caisse du stand. Afin de lui permettre de continuer de tenir le stand sans moi, j'enseignai à Adilia la comptabilité à partie double avant de quitter le Nicaragua en juillet 1997. Cette initiative semble avoir marché pour autant que le stand fonctionna sans problème pendant les six mois suivant mon départ, et ferma uniquement quand les autorités du marché découvrirent qu'Adilia n'était pas en possession des permis nécessaires pour la tenue de son stand.

« Bien sûr que je me souviens du système de comptabilité que j'ai enseigné à Adilia », répondis-je. « Ne me dis pas que tu l'utilises pour ton trafic de drogue? »

« Absolument! J'avais de la peine à garder mes comptes en ordre parce que je les faisais dans ma tête et c'était trop difficile de me rappeler de tout ce que je vendais. C'est Wanda qui m'a dit, 'Bismarck, pourquoi tu ne demanderais pas à Adilia au sujet du système que Dennis lui a enseigné pour l'aider avec la comptabilité de son stand au marché, peut-être que ça marcherait aussi pour ton trafic?'. J'ai donc été voir Adilia, et elle m'a appris comment faire les comptes avec les deux colonnes, les débits et les crédits, et m'a montré comment chaque transaction peut être vue dans les deux colonnes, pour qu'on ne perde jamais rien de vue. Ca m'a été vraiment très utile, et je l'ai d'ailleurs enseigné à plusieurs autres revendeurs ici dans le quartier, et on utilise tous ta méthode maintenant, donc merci, *maje!* »

Bien que je n'étais pas nécessairement heureux d'avoir été d'un tel service à l'économie de la drogue du quartier, quand Bismarck me montra finalement ses carnets quelques jours plus tard, je pus calculer qu'il avait réalisé un bénéfice de 1 109 dollars sur le kilo de cocaïne qu'il avait acheté, cuisiné et vendu sous forme de petites doses de crack pendant le mois de janvier 2002. Dans un contexte local où environ la moitié de la population active du quartier était sans emploi, 25 pour cent était en situation de sous-emploi, et où ceux qui avaient un revenu mensuel gagnaient en moyenne environ 105 dollars, le revenu mensuel de Bismarck était extrêmement élevé. Il était sans surprise très enthousiaste à propos du trafic de la drogue, et cherchait souvent mon approbation à ce sujet, m'expliquant comment cela avait complètement inversé la spirale de pauvreté ayant affecté le quartier depuis le milieu des années 80. Lors d'une entrevue en mars 2002, je lui répondis « mais les drogues n'aident pas tout le monde, Bismarck, n'est-ce pas? »

<sup>13</sup> Environ 8 200 dollars à l'époque.

D'accord, il y a pas mal de jolies nouvelles maisons dans le quartier, mais certaines sont mieux que d'autres. La tienne est bien mieux que celle de Kalia à côté, par exemple, bien qu'il vende aussi de la drogue. Et beaucoup de maisons dans le quartier n'ont pas changé du tout depuis 1997. Il y a beaucoup plus d'inégalités dans le quartier maintenant, ce qui n'était pas le cas avant, et je ne pense pas que ce soit une bonne chose. »

« Ecoute, on ne peut pas aider tout le monde », me répondit Bismarck. « La vie est dure ici au Nicaragua, Dennis, et il faut être malin et survivre comme tu peux. Kalia est con, il fume une partie de la drogue qu'il achète, ce qui veut dire qu'en plus de ne pas avoir beaucoup à vendre, il n'a généralement pas toute sa tête et donc ne vend pas très bien. Et ceux qui n'ont pas de drogue à vendre, ben, c'est juste une question de malchance. On était tous pauvres avant, et donc tout le monde avait les mêmes chances au départ. Moi j'ai su saisir ma chance, alors que d'autres ne l'on pas fait. »

Le trafic de la drogue du *barrio* Luis Fanor Hernández n'était cependant pas simplement une question de chance, et les habitants du quartier n'avaient pas tous les mêmes opportunités d'y participer. C'était un commerce intimement lié à une économie politique particulière, avec les individus qui en bénéficiaient ceux qui jouissaient d'un monopole local sur l'usage de la force. Tant *el Indio Viejo* que Bismarck, ainsi que la plupart des revendeurs étaient des anciens membres de la bande du quartier, alors que les dealers de rue étaient tous des membres actuels. Ces derniers agissaient collectivement comme appareil de sécurité de toute l'économie de la drogue dans le *barrio* Luis Fanor Hernández, assurant que les transactions procédaient sans problème, d'une part, à travers l'imposition du respect des contrats et en menaçant tout client récalcitrant, ainsi que, d'autre part, en menaçant les habitants du quartier qui n'étaient pas impliqués dans le trafic de drogue afin de créer un état généralisé de terreur et assurer que personne ne les dénonce. Comme me le résuma une habitante appelée *Doña Yolanda*:

« Avant, on pouvait faire confiance à la bande, mais plus maintenant... Ils sont devenus complètement corrompus à cause de cette drogue, le crack... Ils menacent, ils attaquent les gens du quartier, n'importe quand, qui qu'ils soient... Ça, ils ne le faisaient pas avant... Avant, ils nous protégeaient, ils prenaient soin de nous, mais maintenant ils s'en foutent, ils ne se soucient plus que d'eux-mêmes et de leur commerce illégal... Tout le monde a peur, il faut faire attention à ce que tu dis ou à ce que tu fais, parce qu'autrement, tu risques gros... On vit dans la peur ici dans le quartier, tu dois faire attention sinon tu le regretteras... »

Ce changement radical de la relation entre la communauté locale et la bande était très en grande partie due au fait que la nouvelle activité économique de cette dernière pouvait s'apparenter à un processus d'« accumulation primitive ». <sup>14</sup> Les dealers tels qu'*el Indio Viejo* ou Bismarck étaient en train de s'établir de force en tant que « narco-bourgeoisie » locale, au détriment du reste de la population du quartier, pour qui les possibilités de s'extraire de leur pauvreté, déjà très limitées, l'étaient encore plus du fait du régime de terreur imposé par la bande. Reprenant l'expression de Michel Foucault, alors que la bande des années 90 « permettait » aux habitants du *barrio* Luis Fanor Hernández de vivre plus ou moins en sécurité en cherchant à les protéger de la délinquance, celle des années 2000 les « forçait » à adopter des comportements particuliers et à vivre d'une certaine manière. <sup>15</sup> Cette nouvelle logique fut confirmée sans détour par un membre de la bande appelé Roger, qui déclara lors d'une entrevue en mars 2002:

<sup>14</sup> Voir Karl Marx, *Capital: A Critique of Political Economy* (London: Penguin, 1976), pp. 871-941.

<sup>15</sup> Michel Foucault, *Society must be Defended: Lectures at the Collège de France, 1975-76* (London: Penguin, 2003), p. 241.

« On n'en a rien à foutre des gens du quartier maintenant. S'ils se font attaquer, s'ils se font voler, s'ils ont des problèmes, qu'est-ce qu'on s'en fiche? On ne lève plus le petit doigt pour les aider, on rit quand ils se font voler, et on applaudit leurs voleurs, même. Pourquoi devrions-nous faire quoique ce soit pour eux? Maintenant tout ce qu'on fait, c'est rester dans la rue, vendre et fumer du crack, voler, et rien d'autre! ».

Bismarck, qui passait par là, ajouta spontanément: « Tout ce qui compte, c'est que les gens nous foutent la paix et nous laissent gagner notre vie. Comme partout, il y a des cons ici, donc des fois on doit leur donner une leçon pour qu'ils comprennent, mais en général on n'a besoin de le faire qu'une seule fois, et après ça ils ne se mêlent plus de nos oignons. »

Je quittai le *barrio* Luis Fanor Hernández à la fin mars 2002 plutôt perturbé par cette transformation. J'y retournai de nouveau en décembre 2002, mais sans y observer de grands changements. Tout semblait indiquer que le trafic s'institutionnalisait, et ce fut donc une grande surprise d'apprendre à mon retour au *barrio* Luis Fanor Hernández en juillet 2007 que Bismarck ne trafiquait plus. J'en étais d'autant plus surpris qu'il n'avait pas l'air moins aisé que lors de ma dernière visite, et je lui demandai donc de m'expliquer pourquoi il avait arrêté, et ce qu'il faisait maintenant afin d'assurer son train de vie:

« Donc, t'as arrêté de vendre de la drogue? »

« Ouais, j'ai arrêté il y a environ un an, un an et demi. »

« Et pourquoi? Ça ne marchait plus? »

« Non, ça marchait bien, mais quand *el Indio Viejo* s'est fait pincer en 2005, c'est devenu plus difficile de se procurer de la cocaïne dans le quartier, et j'ai sauté sur l'occasion pour arrêter de trafiquer. Une fois que *el Indio Viejo* s'est organisé de la prison quelques mois après y être rentré, je lui ai dit que je n'avais plus d'argent pour lui acheter de la drogue régulièrement comme avant car j'avais dépensé toutes mes économies, et que vu que *el Indio Viejo* ne vend jamais à crédit, il m'a dit tant pis. De toute manière, il avait beaucoup moins de drogue à vendre qu'avant, en partie parce que c'était plus difficile pour lui d'en organiser l'acheminement depuis la prison, donc ça l'arrangeait d'avoir moins de clients. »

« On m'a dit que *el Indio Viejo* s'est fait arrêter alors qu'il allait livrer de la drogue à un client, ce que je n'ai pas vraiment compris parce que je croyais qu'il avait plein de gens qui travaillaient pour lui et qu'il ne faisait rien lui-même? »

« C'était exceptionnel, quelqu'un avait passé une commande pour 20 kilos de cocaïne à la dernière minute, et il avait envoyé tous ses employés en congé payé à Montélimar, donc il a du s'en charger lui-même. »

« Il les a envoyé où? »

« À Montélimar, tu sais, la station balnéaire. »

« Je sais ce qu'est Montélimar, mais je n'arrive pas à croire que *el Indio Viejo* ait envoyé ses employés en congé payé là-bas! C'est le super luxe! »

« Ben ouais, qu'est-ce que tu crois? *El Indio Viejo* n'allait pas les envoyer n'importe où! Il prend soin de ses employés – il les paye bien et il les envoie souvent en congé payé pour les récompenser. C'est normal, non? »

« C'est complètement irréel! Mais bon, comme tous ses employés se reposaient à Montélimar, il a dû transporter la drogue lui-même et il s'est fait arrêter, c'est ça? »

« Ouais, c'est la police des transports qui l'a choppé sur la route principale à la sortie du quartier. »

« Tu crois que quelqu'un l'a dénoncé? »

« Pas que je sache, je pense qu'il n'a tout simplement pas eu de bol. Mais tu sais, c'était inévitable qu'il tombe à un moment donné. Tu vois, une fois que ton entreprise dépasse une certaine taille, une fois que tu dois commencer à employer des gens que tu ne connais pas, qui ne sont ni de ta famille ni tes amis, des gens de confiance, quoi, tu deviens vulnérable. Je lui avais dit au *Indio Viejo* qu'il pouvait prendre sa retraite, qu'il s'était fait assez pour vivre confortablement le restant de ses jours, que l'avenir de ses enfants était assuré, mais c'est difficile de s'arrêter quand on gagne bien. On veut toujours plus, c'est comme ça. Ce qui a fait tomber *el Indio Viejo*, c'est sa cupidité, il voulait toujours plus. Il n'aurait jamais dû risquer de transporter 20 kilos de drogue lui-même, mais il ne voulait pas perdre les bénéfices d'une vente tellement exceptionnelle. C'est clair qu'il aurait gagné beaucoup, mais il faut savoir s'arrêter, et il ne l'a pas su, mais moi oui. »

« Alors comment est-ce que tu gagnes ta vie maintenant si tu ne vends plus de la drogue? Est-ce que tu reçois toujours de l'argent du père Paulo? »

« Oui, il m'en donne toujours un peu pour les enfants chaque fois qu'il vient me voir, mais j'ai surtout plusieurs nouvelles affaires que j'ai commencées avec l'argent que je me suis fait en vendant la drogue. »

« Comme quoi? »

« Pour commencer, j'ai essayé de mettre sur pied une boîte de nuit, le long de la route menant à l'aéroport. Je me suis dit que ce serait un bon endroit pour ça, parce que les riches vont sans arrêt à l'aéroport, et cette route est le seul moyen d'y arriver, donc inévitablement ils verraient ma boîte de nuit et ils s'en souviendraient. J'ai donc acheté un terrain avec une vieille bicoque que j'ai complètement remodelée, toute propre, avec plein de lumières et un énorme écriteau, et puis j'ai obtenu tous les permis nécessaires. Mais en fin de compte ça n'a pas marché parce que personne n'est venu! »

« C'est bizarre, mais bon, qu'est-ce que t'en as fait alors? »

« Pendant quelques mois, je l'ai louée comme local à un type qui avait besoin d'entreposer de la marchandise, mais je perdais de l'argent parce que la municipalité me faisait payer des impôts, donc je viens de tout vendre il y a quelques jours à un pauvre type qui pense qu'il peut faire mieux que moi! Je doute qu'il y arrive, mais bonne chance, quoi! »

« Il t'a payé combien? »

« 40 000 dollars. »

« Hé, c'est pas mal du tout pour une affaire qui ne marchait pas! Qu'est-ce que tu penses faire de tout cet argent? »

« J'en suis pas encore sûr, peut-être que j'agrandirai mon magasin au marché. »

« T'as un magasin au marché? C'est un vrai magasin où juste un stand? »

« C'est un vrai magasin, où je vends des habits de seconde main. »

« Ben ça, c'est quelque chose de différent! D'où est-ce que tu as sorti cette idée-là? »

« Tu te souviens quand le père Paulo a demandé à sa famille en Espagne de m'envoyer de l'argent pour m'aider après mon passage en prison? Et bien, depuis je reçois deux ou trois paquets d'habits de seconde main de leur part chaque Noël, pour moi, ainsi que pour ma famille. Ce qu'ils nous envoient ne nous va pas toujours, donc je redistribue ça à d'autres gens. Ça ne sert à rien que je les garde, et les gens sont toujours contents de recevoir des habits, parce que ça sert toujours une autre chemise ou bien d'un autre pantalon. Je m'en suis souvenu quand je cherchais une idée pour un nouveau négoce après m'être retiré du trafic de drogue, et je me suis dit que vendre des habits de seconde main pourrait bien marcher. »

« Comment t'as fait pour avoir le magasin? Est-ce qu'il est à toi ou est-ce que tu le loues? »

« Il est à moi. Je suis juste allé voir les autorités du marché et je leur ai demandé si je pouvais acheter un magasin, et ils m'ont dit que justement ils en avaient un. Il était très bien placé, donc j'ai immédiatement dit oui, et voilà! »

« Et combien est-ce qu'il t'a coûté? »

« J'ai payé une traite de 3 000 dollars et je dois payer une mensualité qui varie en fonction de mon chiffre d'affaire. »

« Donc tout est légal? »

« Absolument, j'ai un titre officiel, une autorisation de vente, et je paye un impôt de 200 *córdobas* aux autorités du marché tous les mois! »

« Et où est-ce que tu obtiens les habits que tu vends? »

« Je vais les acheter au Panama. Tous les six mois, j'y vais avec deux ou trois membres de la famille Gómez et j'achète plein d'habits que nous ramenons en bus. »

« Du Panama? Est-ce que ça vaut vraiment le coup d'aller aussi loin? N'y a-t-il pas des grossistes ici à Managua, par exemple au marché Oriental? »

« Bien sûr, mais les habits que tu achètes au Panama viennent direct des Etats-Unis, et en plus ils sont beaucoup moins chers qu'ici, donc ça vaut complètement la peine. Ah oui, je vends aussi les habits que la famille du Père Paulo nous envoie. »

« Bon, d'accord. Et puis tu vends combien de pièces par semaine? »

« Normalement trois-quatre pièces. »

« C'est pas beaucoup! Comment tu fais pour que ce soit rentable? »

« En ce moment, ça ne l'est pas, mais ça fait pas très longtemps que le magasin est tout organisé, et ça prend du temps pour que les gens sachent que tu es là. En plus, je viens tout juste de finir de remodeler le magasin, pour le moderniser, comme dans les centres commerciaux. Il faut que ça ait l'air bien pour attirer les clients, tu devrais aller voir toi-même. »

« D'accord! Quand est-ce que tu y es? »

« J'y suis pas très souvent, en fait c'est deux de mes nièces qui tiennent le magasin. Vu qu'elles sont de la famille, je n'ai pas besoin de les payer, tout ce que je dois faire c'est leur donner à manger, et de temps à autre une blouse ou une jupe qu'elles aiment bien, et c'est bon. C'est une manière de réduire mes coûts aussi, la famille est toujours moins chère à employer, et tu peux lui faire confiance. J'emploie aussi des membres de la bande comme gardes de sécurité au lieu de payer la compagnie officielle du marché, c'est bien moins cher, et ils savent que je les tuerais s'ils ne font pas bien leur boulot, alors que les gardes officiels s'en foutent et ne viennent pas toujours, donc tu ne peux jamais être sûr que ton magasin ne sera pas cambriolé. »

« On dirait que t'as pensé à tout! »

« Ouais, et si Dieu le veut bien, bientôt je pourrai agrandir le magasin, puis peut-être en acheter d'autres dans d'autres marchés, afin d'avoir toute une chaîne, comme ça l'avenir de mes enfants sera assuré quand je mourrais. »

« Je pense que tu ne vas pas mourir de sitôt, Bismarck, surtout maintenant que tu n'es plus un trafiquant de drogue. Vendre des habits de seconde main est quand même nettement moins dangereux! »

« Hé, hé, ça c'est vrai, Dennis, ça c'est vrai... »

Quand je retournai au *barrio* Luis Fanor Hernández en octobre 2009, les activités économiques de Bismarck avaient encore changé mais il ne s'était pas remis au trafic de drogue. Celui-ci s'était d'ailleurs complètement professionnalisé et était devenu moins visible suite à la

sortie de prison du *Indio Viejo*, en partie parce que ce dernier commença à se faire payer cash par ses comparses colombiens pour transporter la drogue plutôt que d'être payé en nature, et n'avait donc plus besoin de vendre de la drogue localement. Cette professionnalisation avait aussi réduit l'étendue du trafic de la drogue à un petit groupe autour de l'*Indio Viejo* – que les habitants du *barrio* Luis Fanor Hernández appelaient le « *cartelito* » - et qui cherchait surtout à garder un profil bas afin de pouvoir acheminer la drogue à travers le Nicaragua sans attirer d'attention. Paradoxalement, Bismarck partageait ce souci d'anonymat, malgré le fait que ses activités économiques étaient maintenant légales. Il avait en effet dû renoncer à son magasin d'habits de seconde main suite à une campagne concertée de harcèlement par un groupe de policiers corrompus qu'il avait régulièrement soudoyés lorsqu'il était trafiquant de drogue, et qui n'étaient pas contents de ne plus recevoir d'argent. Ils commencèrent à exécuter des fouilles régulières de sa maison et de son magasin, et craignant qu'ils n'essayent de monter un coup contre lui, Bismarck décida de louer son magasin plutôt que de le gérer lui-même. Il le loua à une famille d'émigrants irakiens pour 300 dollars par mois, et investit le reste de son argent dans l'achat d'un terrain sur lequel il construisit deux maisons, qu'il louait pour 650 dollars en tout, ce qui lui donnait un revenu mensuel de 950 dollars. Ceci était un petit peu moins que quand il trafiquait, mais il l'obtenait avec « beaucoup plus de sécurité, ce qui veut dire que je peux dormir plus tranquillement qu'avant », avoua t'il lors d'une entrevue en novembre 2009.

Que pouvons-nous apprendre de la trajectoire de vie de Bismarck, plus particulièrement concernant le lien possible entre les bandes et le crime organisé en Amérique Centrale? D'une certaine manière, sa progression de membre de la bande au milieu des années 90 à trafiquant de drogue au début des années 2000, puis homme d'affaires légal par la suite n'est pas sans rappeler l'évolution communément attribuée à la Mafia italienne, c'est-à-dire d'une organisation centrée à l'origine autour d'activités informelles et illégales, telles le vol, l'extorsion ou le recel, à un syndicat économique beaucoup plus formel le plus souvent associé à des entreprises parfaitement légales.<sup>16</sup> Dans le cas de la Mafia, cette transition est en général expliquée par le fait qu'il est difficile de maintenir des formes d'organisation informelles plus son activité économique est en croissance, et que l'adoption de pratiques formelles est nécessaire afin de bien gérer l'augmentation du volume d'intérêts qui en résulte. Cependant, une telle analyse ne sied pas nécessairement à la trajectoire de Bismarck. En effet, celle-ci démontre très bien qu'à chaque étape de sa progression il mélangeait pratiques formelles et informelles. L'exemple le plus flagrant est clairement son adoption d'une comptabilité à partie double afin de mieux contrôler son trafic de drogue, mais la gestion de son magasin d'habits de seconde main impliquait aussi un panachage de pratiques. Il importait illégalement des habits qu'il achetait légalement au Panama, et il exploitait sa famille tout en approuvant des congés payés offerts par *el Indio Viejo* à ses employés.

D'une certaine manière, ceci n'est pas surprenant, car Bismarck apprend clairement de chaque étape de sa vie, et applique le savoir-faire acquis lors d'une étape à la suivante. Sa pratique d'engager des membres de la bande comme gardes de sécurité pour son magasin en 2007 peut être directement liée au rôle d'appareil de sécurité du trafic de la drogue que jouait la bande en 2002, et dont Bismarck bénéficia, par exemple. En d'autres termes, l'expérience de vie de Bismarck lui sert d'atout, ainsi qu'il me le confirma lors d'une entrevue en juillet 2007, m'expliquant qu'il avait décidé d'engager des membres de la bande comme gardes de sécurité parce que « je savais comment ça marchait, la bande m'avait été très utile quand j'étais trafiquant

<sup>16</sup> Voir Pino Arlacchi, *Mafia Business: The Mafia Ethic and the Spirit of Capitalism* (London: Verso, 1986).

de drogue, et je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison qu'elle ne puisse pas l'être aussi pour le magasin. Après tout, tant le trafic de la drogue que tenir un magasin d'habits de seconde main impliquent vendre, non? Donc pourquoi est-ce que ce qui m'aidait à vendre la drogue ne m'aiderait pas à vendre des habits aussi? ».

Bismarck pourrait tout simplement être considéré comme quelqu'un qui cherche à survivre du mieux qu'il peut, tirant parti de ses capacités et de ses connaissances particulières dans un contexte où seuls les plus forts et les plus habiles survivent. Certainement, sa trajectoire de vie et les avantages qu'elle lui apporte font qu'il est de ceux qui survivent. Ceci étant dit, comme l'anthropologue britannique Keith Hart l'a très bien noté dans un essai intitulé – plutôt à propos – « Le dilemme du tueur à gages »,<sup>17</sup> « nous sommes tous individuels et sociaux en même temps ». Vu ainsi, Bismarck apparaît peut-être moins comme un individu exceptionnel et plus comme le reflet individuel d'un contexte nicaraguayen plus large dont la trajectoire récente implique une évolution d'un projet révolutionnaire collectif et solidaire à une société néolibérale dont le leitmotiv est l'apothéose d'un chacun pour soi darwinien.<sup>18</sup> C'est en fait ceci qui est peut-être le plus important à prendre en compte afin de comprendre les leçons que nous pouvons tirer de la trajectoire de Bismarck par rapport au lien entre les bandes et le crime organisé en Amérique Centrale. Bien que l'on puisse penser qu'il existe en théorie une progression naturelle entre ces deux phénomènes, du fait de leurs pratiques similaires, ainsi que les effets associés à la bonification du volume des activités économiques de l'un comparé à l'autre, tant les bandes que le crime organisé sont en fin de compte des épiphénomènes de leurs contextes sociaux, et ce que le développement de liens entre les deux met en lumière plus qu'autre chose est en fin de compte l'existence de dynamiques sous-jacentes particulières – et tragiques – au sein des sociétés centraméricaines contemporaines.

---

<sup>17</sup> Voir Keith Hart, *The Hit Man's Dilemma: Or Business, Personal and Impersonal* (Chicago: Prickly Paradigm Press, 2005), disponible en ligne à l'adresse: <http://www.thememorybank.co.uk/papers/thmd-lite/>.

<sup>18</sup> Voir Dennis Rodgers, "A Symptom called Managua", *New Left Review*, 49, pp. 103-120, 2008.